



Télérama
n° 3048,
11 juin
2008

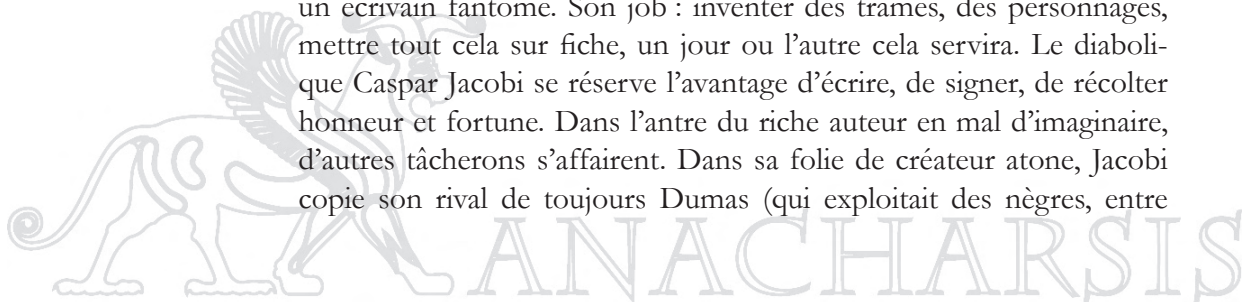
Martine
Laval

L'écrivain fantôme

Un « nègre » vampirisé par l'éditeur qui l'emploie. La littérature, côté coulisses, par un vieux Vénitien facétieux.

IL Y A MILLE ET AUTRES façons de palabrer sur ce qu'est – ou ce que devrait être – un écrivain. Pour l'espiègle Alberto Ongaro, c'est en vrac et sans tergiverser, être : pilleur d'histoires, voleur d'identités – ou rien ; menteur, mieux falsificateur – ou rien ; amoureux de l'insolence, mordu du phrasé – ou rien. Écrivain ? « Fils de pute, ou rien ! » écrit Ongaro. Ce vénitien de quatre-vingts et quelques années est donc un de ces fils bien nommés pour qui la littérature est affaire bien trop sérieuse pour ne pas être triturée, malmenée, sans répit réinventée, pour la simple gloire de l'intelligence, et de la réjouissance. Le gentilhomme cambrioleur ne craint aucune chose, surtout pas l'impossible, l'étrange, le loufoque, ne craint aucune pose – il brave les genres littéraires et les soumet à son bon plaisir avec une élégance déconcertante. Il jongle avec l'obscurité du temps, fanfaronne avec les ambiguïtés et autres lâchetés qui alourdissent les âmes, terrasse l'étroitesse d'esprit avec un humour revigoré et dépouille le romanesque de toute vacuité. Ongaro est un homme libre – à savoir trop cultivé pour ne pas être provocateur et délicat, le tout dans la même phrase. L'imagination est infinie, dit-on. Lui, en fait sa créature. Il la flatte, l'étreint avec passion, s'en amuse jusqu'à nous faire croire qu'il écrit un roman, ce *Secret de Caspar Jacobi*, alors qu'il s'aventure à toute allure dans une analyse joyeuse des coulisses de la littérature. Ongaro, sublime manipulateur, fait de l'essai littéraire une fable débridée. Il raille la littérature, celle qui le nourrit depuis toujours, celle écrite dans « le style dix-neuvième siècle, tu sais, avec plein d'intrigues, de fils illégitimes, de religieuses, de barons, de révolutions, et autres conneries du même genre. ». Il la dépoussière et lui redonne une fougueuse sensualité. Il se moque de lui-même, de ses collègues, et loin de rendre un hommage pompeux aux grands écrivains qu'il savoure – Dumas, Balzac, Dickens – il leur fait à coup de diableries et de péripéties une déclaration d'amour.

CHEZ ONGARO, donc, tout commence dans sa Venise éternelle, un tantinet décadente. Son narrateur, Cipriano Parodi (come parodie ?), est un jeune impétueux de bonne famille. Il vient de publier son premier livre – un succès – et se voit invité à New York par le magnat du bestseller, le célébritissime et inquiétant Caspar Jacobi. Qui lui propose d'entrer au service de la grande, de l'unique littérature : la populaire. Parodi, subjugué, accepte et devient ainsi un ghost writer, un écrivain fantôme. Son job : inventer des trames, des personnages, mettre tout cela sur fiche, un jour ou l'autre cela servira. Le diabolique Caspar Jacobi se réserve l'avantage d'écrire, de signer, de récolter honneur et fortune. Dans l'antre du riche auteur en mal d'imaginaire, d'autres tâcherons s'affairent. Dans sa folie de créateur atone, Jacobi copie son rival de toujours Dumas (qui exploitait des nègres, entre



autre, Gérard de Nerval). Son usine à idées, entreprise florissante, vit au rythme du travail à la chaîne. Parodi, ouvrier consciencieux, produit, produit. Jusqu'au jour où Jacobi le vampirise une fois de trop...

EST-CE UNE FABRIQUE d'histoires ou une fabrique de mensonges qu'a imaginé là le facétieux maître charmeur ? La vérité – si elle existe – explose ici avec superbe. Alors que gronde la révolte des personnages – moi, réel, jamais ! –, alors que se multiplient les intrigues, amours et suspensions, le Vénitien houspille les amertumes, fustige le ridicule, et folâtre de plus belle. *Le secret de Caspar Jacobi* c'est du tonique, du vivifiant comme l'était déjà *La Taverne du doge Loredan* (1). Alberto Ongaro n'est qu'un taquin, un de ces « fils de pute », pilleur d'histoires et enjôleur.



ANACHARSIS